



ELLE LIVRES

9 OCTOBRE 2020



PORTRAIT

Dina Nayeri CONTEUSE NÉE

L'ÉCRIVAINNE IRANIENNE MÊLE DES TÉMOIGNAGES À SA PROPRE EXPÉRIENCE POUR LIVRER UN RÉCIT EXCEPTIONNEL SUR CE QU'EST LA CONDITION DE RÉFUGIÉ.

PAR CLÉMENTINE GOLDSZAL

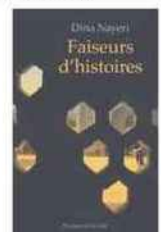
Attaquée en terrasse devant un cappuccino, cheveux lisses, large sourire, et tenue passe-partout, Dina Nayeri est, ce jour de la fin août où nous la rencontrons, une Parisienne comme une autre. Elle a conservé d'un premier mariage un passeport français, et s'est installée dans la capitale pour quelque temps avec son compagnon et leur fille. Mais Nayeri est aussi américaine, et surtout « iranienne jusqu'à l'os », confie-t-elle en riant. Dans le millefeuille d'identités qui la constitue (écrivaine, mère, militante, diplômée de Princeton et de Harvard...), l'élément central, la crème, la moelle, est celle de réfugiée. Forcée de quitter l'Iran en 1988, à l'âge de 9 ans, avec son frère et sa mère après que celle-ci s'est convertie au christianisme, Nayeri a passé deux ans sans maison, sans patrie, sans perspective d'avenir. D'abord à Dubai, puis dans un camp en Italie. Ces deux années de transit, et toute une vie d'exil, ont profondément modifié son rapport au monde. Fille d'une famille aisée d'Ispahan, elle est devenue un « caméléon », aussi à l'aise « dans un village chinois que dans le 6^e arrondissement de Paris ». Elle ne va nulle part sans « tous ses passeports », a « toujours du mal à dépenser de l'argent » et est « obsédée par le gâchis alimentaire... » ajout-t-elle. « Mon rapport à l'espace est différent : j'ai toujours tendance à me mettre dans un petit coin. Mon compagnon appelle ça mon "périmètre". » Avoir passé tant de mois à attendre, petite, a également changé à jamais son rapport au temps : « Je sais à quel point il est grave de perdre une année. »

Les mille et une manières dont elle a été marquée par la fuite constituent depuis ses débuts d'écrivaine une matière que Nayeri transcode dans ses romans. Mais, en 2016, la politique la force enfin à revisiter son histoire à la première personne. « Je venais d'accoucher au moment du Brexit et de l'élection de Trump, se souvient-elle. En un claquement de doigts, la conversation autour des réfugiés a radicalement changé. Le moment était venu pour moi de sortir de derrière ce voile de fiction et de parler en mon nom. » C'est de ce choc qu'est né « *Faiseurs d'histoires* », un livre qui tire sa puissance de son honnêteté radicale. Nayeri y entrelace le récit de son exil aux parcours d'autres migrants, entendus au cours de plusieurs semaines passées dans des camps européens. Mais son livre est bien plus qu'une addition de témoignages : à partir de ce matériel brut, l'écrivaine interroge un art dont dépend le futur de tout réfugié, à savoir sa capacité à « bien » raconter son histoire, afin de la rendre crédible auprès des

Etats qui examineront sa demande d'asile. Mais qu'est-ce qu'une « bonne » histoire quand on a fui dans l'urgence ? Quand le traumatisme efface de la mémoire des éléments clefs, laissant surnager des détails perçus comme sans importance, alors que l'Occident attend de vous une narration bien ficelée et étayée de preuves

recevables ? En montrant à quel point la capacité à se raconter peut devenir un enjeu vital, Dina Nayeri signe un livre d'une immense finesse, et jette sur la condition des réfugiés une lumière tamisée et singulière. À l'intersection de la littérature et de la vie, « *Faiseurs d'histoires* » est une pure réussite. ■

« FAISEURS D'HISTOIRES », de Dina Nayeri, traduit de l'anglais par Claire-Marie Clévy (Presses de la Cité, 378 p.).



ANNA LEADER - PRESSE